



Conseils pratiques pour la Culture du Dattier en Côte Française des Somalis

par **G. DENIS**

INGÉNIEUR AGRONOME
INSPECTEUR GÉNÉRAL

DES SERVICES AGRICOLES DES COLONIES

La mise en valeur agricole de la Côte française des Somalis repose sur la création de palmeraies de dattiers et de cocotiers, ces derniers étant réservés aux embouchures salées des ouadis et aux bords de mer.

Mais c'est le dattier qui est appelé à jouer le plus grand rôle. C'est, en effet, par excellence, l'arbre des pays désertiques. Il demande beaucoup de chaleur et une forte insolation. Ces exigences, jointes à son port élevé, en font une plante d'ombrage de tout premier ordre pour protéger d'autres cultures maraîchères et fourragères qui ne supporteraient pas les sévères conditions climatiques que l'on rencontre en Côte française des Somalis.

Peu exigeant au point de vue sol, il trouvera, en C.F.S., dans les terres silico-argileuses du Gobad et de l'Ambouli, sur les sols graveleux des plaines fermées et des cuvettes des ouadis, les terrains qui lui conviennent le mieux. De plus, comme il accepte des eaux d'arrosage relativement riches en sels, il ne sera pas gêné par celles que donnent à peu près tous les puits de la Colonie.

Toutefois, le défaut de ces eaux se trouve en partie corrigé par le fait que le sol contient presque partout du gypse, ou que l'on peut en apporter facilement. Partout aussi, le sous-sol est perméable ; il n'y a donc pas lieu de craindre des remontées de sel puisqu'un bon drainage sera toujours assuré.

Le palmier-dattier redoute les pluies qui surviennent de la floraison à la récolte. Les précipitations pluviales de la Côte française des Somalis sont faibles et ne doivent guère gêner cette culture ; cependant il faudra, suivant les régions de la colonie, rechercher des variétés adaptées aux conditions locales et qui mûrissent leurs fruits en dehors des périodes de pluies.

Il n'y a guère que les racines de la plante qui soient sans emploi.

Les fruits constituent la base de la nourriture des populations du désert.

Avec le limbe des feuilles on fait des nattes, des paniers et autres objets de vannerie ; leur rachis sert à fabriquer des cageots.

Il est probable que DANKALIS et ISSAS ne tarderont pas à en faire des carcasses de caryas.

Les troncs forment la charpente de toutes les constructions, quand ils ne sont pas employés comme tuyaux pour conduire les eaux d'irrigation.

Enfin, il est presque regrettable que la sève puisse être consommée comme vin de palme, car il faudra prendre des mesures de protection pour éviter que les futures plantations ne soient saignées comme le sont les palmeraies naturelles de DOUMO.

Malheureusement, ce palmier est de venue lente et la colonie est pauvre en pieds mères. Aussi, le jour où l'on voudra passer à la plantation de surfaces de quelque étendue, il faudra savoir où l'on pourra se procurer les plants nécessaires au peuplement des surfaces aménagées.

La solution paraît aisée, car le dattier, même assez fort, se prête facilement à la transplantation.

Il suffit de créer des pépinières où l'on accumulera des jeunes plants qui, plus tard, trouveront place sur les terrains préparés pour les recevoir.

A. - PÉPINIÈRES

1. - Emplacement des pépinières.

C'est au Gobad, à Ass'Eyla, que l'on doit se fixer, parce qu'en ce point, on dispose d'une première création facile à développer et qui permet de démarrer presque immédiatement.



Fig. 2. — Près du jardin d'Obok. Tente de nomades Donakil (Somalie française). (Photo Agence Économique des Colonies).

Il est nécessaire d'améliorer le puits pour qu'il donne un volume d'eau beaucoup plus considérable permettant un accroissement de la surface irriguée.

Cette première plantation constituera un champ d'essais auquel sera adjoint une pépinière destinée à alimenter les créations futures.

2. - Surface des pépinières.

Les disponibilités en eau de la C.F.S. laissent prévoir la possibilité de mettre en valeur 4 à 500 hectares, y compris le Hanlé et quelques cuvettes. A raison de 100 arbres à l'hectare, c'est 40 à 50.000 dattiers qu'il faudra se procurer.

Si, d'autre part, le programme de mise en valeur s'échelonne sur 10 ans, il suffit de 4 à 5.000 pieds par

année. Les rejets, plantés à 1 mètre les uns des autres sur des rangées espacées de 2 mètres, occuperont un hectare. Ces distances facilitent le tracé des rigoles d'arrosage et les soins d'entretien.

Admettons qu'une première parcelle soit ainsi meublée pendant les premiers mois de 1947. Les rejets pourront être enlevés et mis définitivement en place dans le courant de l'année 1948, mais ils ne seront pas arrachés tous en même temps, car on viendra puiser dans cette première pépinière au fur et à mesure des besoins, de sorte que le terrain restera assez longtemps occupé.

D'autre part, il ne paraît pas judicieux de le replanter immédiatement après l'arrachage parce que le terrain n'aura pas été remis en état et que les rigoles d'arrosage seront plus ou moins démolies.

Dans ce cas, il faut, dès le début de 1948, préparer un autre jardin de même contenance qui recevra les boutures récoltées ou acquises pendant cette année.

Lorsque la première pépinière aura été vidée complètement de ses plants, elle sera labourée, fumée, nivelée, les rigoles tracées, et elle entrera alors dans le nouveau cycle de deux ans. Autrement dit, il faut prévoir deux parcelles de un hectare, l'une en exploitation, l'autre prête à recevoir les jeunes plants.

3. - Multiplication.

Quel peuplement végétal va-t-on mettre dans ces pépinières ?

Pour répondre à cette question, il faut d'abord rappeler les modes de multiplication du dattier.

a) Multiplication par semis.

On sème en pépinière ce que l'on appelle vulgairement les noyaux. Les graines germent facilement et lorsque les plants sont assez forts, c'est-à-dire au bout de quelques mois (8 à 12), on peut les mettre directement en place.

Ce procédé de multiplication est d'une grande simplicité ; il est peu coûteux ; il donne des chances (rares il est vrai) de trouver des nouveaux types ; enfin, on ne risque pas d'introduire des maladies ou des insectes comme lorsqu'on va chercher des plants dans d'autres pays.

Par contre, cette méthode présente de tels inconvénients qu'elle doit être absolument proscrite, du moins pour la création des premières pépinières en C.F.S.

α. - Parmi les plants obtenus, il faut normalement compter sur la moitié de pieds mâles, mais souvent cette proportion est dépassée et peut aller jusqu'à 80 % ; or, on ne peut reconnaître les sexes qu'au bout de 3 ou 4 ans quand les premières fleurs apparaissent, d'où une énorme perte de temps.

β. - Il y a une grande diversité des formes obtenues dans un semis de graines provenant d'un même arbre.



Fig. 3. — Inflorescence mâle de dattier.
Station d'Ain ben (Ziban).



Fig. 4. — Jeune palmier dattier de 3 ans
en terrain gypseux Ouargle (Rouissat).



Fig. 5. — Un rejet (djebar) bien prélevé (Ziban).

La résistance au sel de ces plants est en général très faible.

Ce mode de reproduction ne peut être employé que par des généticiens avertis.

b) Multiplication par rejets.

Les dattiers produisent des rejets ou « djebars » qui naissent à la base des troncs et émettent des racines afin d'assurer leur propre développement. Ce sont ces rejets que l'on utilise. Cette multiplication asexuée assure la reproduction intégrale du pied mère ; on est donc certain du sexe des plants que l'on introduit dans la nouvelle palmeraie et de la qualité des produits que l'on obtiendra plus tard.

A ce premier avantage, il faut ajouter celui de la rapidité puisqu'on utilise les « djebars » lorsqu'ils ont déjà 4 ou 5 ans et pèsent alors de 10 à 15 kgs.

Le prélèvement de ces rejets demande quelques précautions afin d'éviter de faire des plaies qui sont des portes ouvertes aux pourritures. Après avoir dégagé les racines sans les mutiler, on sépare le « djebar » du tronc mère par une coupe nette faite à l'aide d'un instrument bien tranchant.

Le rejet est alors mis en place ou en pépinière. Avant de le repiquer, il faut le préparer en rafraîchissant les racines, en supprimant ou en raccourcissant les feuilles de la couronne, mais en prenant bien soin de ne pas abîmer le bourgeon terminal inclus au centre du bouquet de feuilles.

Les « djebars » supportent assez bien des transports d'assez longue durée. Pour ma part, j'ai reçu, au Sénégal, des plants venant d'Algérie dont la reprise a été totale bien qu'ils aient subi au moins trois semaines de voyage.

La reprise est d'autant meilleure que le rejet a de plus nombreuses racines. On prendra donc soin de

bien dégager celles-ci avant la séparation d'avec la plante mère. Certains auteurs conseillent de favoriser l'émission des racines en buttant fortement le pied mère quelques mois avant le prélèvement des « djebars ».

Après quelques mois de pépinière, les plants enracinés peuvent être mis en place définitivement, mais il n'y a pas d'inconvénients à les garder plus longtemps. La transplantation exige naturellement les mêmes soins que la mise en pépinière.

Il est bon de donner de l'ombre aux jeunes pieds qui viennent d'être plantés. On les protège du soleil par quelques palmes fichées en terre autour de chacun d'eux et liées ensemble à leur sommet.

Pendant les premiers jours de la plantation, les arrosages doivent être copieux et quotidiens ; au bout d'une semaine, on peut commencer à les espacer.

c) Choix des variétés.

La C.F.S. est pauvre en dattiers. Il en existe cependant de petites palmeraies à Amboudi et à l'embouchure de l'Oued Doua, et l'on rencontre quelques pieds isolés à Obock, à Dikkil et au Gobad qui paraissent donner des fruits de choix. Il faut tout d'abord s'adresser à ces premières plantations et y recueillir tout ce qui est utilisable. A ce sujet, Edgar TASCHDJAN, dans sa note sur les palmiers de la Côte française des Somalis (Revue de Botanique Appliquée, 1933, 798), signale et décrit 7 variétés cultivées à Ambouli et 3 de l'Oued Doua.

Les plus intéressantes semblent être :

1° Le *Bélédi* ou *Menasif*. Les folioles forment avec le rachis un angle de 25°. Fruit « chaud ». Longueur du fruit 3,5 cm., largeur 2 cm., longueur de la graine 2,25 cm. Le sommet de la graine est plus pointu que



Fig. 6. — Prélèvement d'un rejet à la pince (Ziban).

sa base. Le sillon et le dos sont presque droits, le sillon est peu profond et assez large. C'est une des variétés les plus appréciées par les indigènes.

2° Le *Shehri* ou *Tobegi*. Foliolles formant avec le rachis un angle de 30°. Fruit « froid ». Couleur du fruit jaune tournant au brun. Longueur du fruit 3 cm. Largeur 2 cm. La graine cylindrique a 2 cm. de longueur. Le dos est droit, le sillon peu profond et large, presque droit. La graine est également arrondie aux deux extrémités. Cette variété demande relativement beaucoup d'eau, mais elle est très appréciée.

3° Le *Basrawi*. Foliolles formant un angle de 60° avec le rachis. Fruit très « chaud », doux et gluant. La longueur du fruit est de 4,5 cm., sa largeur de 2,2 cm., longueur de la graine 3 cm. Le dos et le sillon de la graine sont fortement courbés. Le sommet est plus pointu que la base. C'est une des variétés convenant le mieux au goût européen et son nom indique qu'elle a été importée de Basra.

Si, après avoir prospecté les palmeraies du pays et fait le recensement du matériel végétal récupérable, on s'aperçoit qu'il est insuffisant, il faudra avoir recours à des importations.

En l'absence de tout essai et de toute documentation sur cet objet, il est délicat de se prononcer sur la nature des introductions possibles.

Il semblerait tout naturel d'avoir recours aux variétés du Sud algérien et tunisien, en particulier à la Deglat Nour. Mais rien ne prouve que ces formes s'adapteront au climat excessif de la C.F.S. ; aussi, semble-t-il plus prudent de s'adresser, pour les débuts, aux types du Yémen et du Golfe Persique où les facteurs naturels sont plus proches de ceux de la Colonie.

Toutes ces remarques s'appliquent autant aux rejets femelles qu'aux rejets mâles, car le pollen de ceux-ci a une grosse influence sur la fructification et sur la qualité des produits. Il faudra toujours, pour chaque groupe de palmiers femelles, planter 4 à 5 % de pieds mâles de la même espèce.

B. - PALMERAIES

1. - Plantation.

Les quelques palmeraies locales (sauf celles d'Ass'Eyla), comme toutes celles créées par les autochtones dans l'aire du dattier, sont caractérisées par le manque de soins dans la plantation. Les arbres sont disposés sans ordre et très serrés dans le but de réduire les arrosages. En réalité, cette manière de procéder manque le plus souvent son but, car les arbres arrivent très rapidement à se gêner, au détriment de leur rendement ; de plus, l'eau est mal répartie et le travail du sol est impossible avec des instruments attelés.

Dans les créations à envisager pour la C.F.S., le dattier n'est pas la seule spéculation de la plantation puisqu'intercalairement on fera des cultures maraîchères ou fourragères, voire même fruitières. Les plantes d'ombrage, en l'occurrence les dattiers, devront laisser entre elles de larges espaces facilement accessibles.

Des distances de huit mètres en tous sens seraient peut être suffisantes ; cependant, je préconise plutôt des intervalles de 10 mètres, tant entre les rangées que sur la ligne. Le dispositif en carré est le plus aisé à réaliser et permet l'accès facile des instruments aratoires.

Le terrain étant préparé, c'est-à-dire débarrassé de sa végétation spontanée et parfaitement nivelé, on tracera soigneusement les lignes et on déterminera aussi minutieusement l'emplacement sur la ligne.

Aux points marqués, ceux-ci servant de centre, on creusera un trou d'un mètre cube au moins, en ayant soin de mettre à part la terre végétale à laquelle on mélangera les engrais dont on disposera. Puis, la jeune plante sera placée au centre du trou que l'on comblera en ayant soin de mettre la bonne terre au fond. On tassera et on arrosera copieusement pour que la terre adhère bien aux racines.

2. - Entretien.

Le dattier se contente de sols peu fertiles ; il n'en est pas moins vrai que la richesse du terrain a une grosse influence sur sa production. Mais comme les palmeraies de la C.F.S. comporteront des cultures intercalaires, les palmiers bénéficieront des matières fertilisantes que l'on sera obligé d'apporter à celles-ci.

Cette question de l'enrichissement ou du maintien de la fertilité des sols ne suscite pas de difficultés particulières. En effet, dans l'intérieur on a les

déjections des animaux, souvent rassemblées en gros tas aux abords des villages et mélangées d'ordures ménagères, en particulier de cendres. Il sera, dans bien des cas, facile d'exploiter ces ressources ainsi que le guano des chauves-souris et d'oiseaux de mer que l'on rencontre dans des grottes (Bankoualé) ou sur les îlots de Mascadi. Pour les jardins des environs de Djibouti, on peut récupérer les gadoues de ville et les déchets d'abattoir. Si les pêcheries se développent, les résidus du travail des poissons constitueront un engrais de premier choix. Enfin, au cas où ces ressources seraient insuffisantes, ou d'une exploitation difficile et onéreuse, on pourra toujours recourir aux engrais verts.

3. - Arrosage.

Les arrosages sont, en volume et en fréquence, sous la dépendance du climat local.

Afin de fixer un ordre de grandeur, on conseille, au Sahara, de donner par arbre et par an, 72 mètres cubes en 24 arrosages répartis comme suit :

— 17 pendant la saison chaude de Juin à Septembre, soit un par semaine.

— 2 pendant l'hiver.

— 5 durant le printemps.

En C.F.S. il y aura lieu de rechercher quelles sont les meilleures formules, qui ne seront sans doute pas les mêmes sur la côte et dans l'intérieur.

A Djibouti, les arrosages d'hiver seront sans doute inutiles. Et dans le Gobad, pendant la saison chaude, les pluies apporteront un contingent non négligeable.

Quoi qu'il en soit, comme on travaillera en cultures associées, c'est la plante intercalaire qui fixera surtout l'importance des arrosages.

Le Directeur de l'usine des eaux fixe à 0,8 litre seconde hectare, le module des irrigations nécessaires aux cultures maraîchères dans les jardins de l'Ambousi qui sont particulièrement exigeantes en eau. Dans l'intérieur, et compte tenu des précipitations pluviales, qui doivent être plus fortes qu'à Djibouti, il semble bien que le chiffre de 1 litre seconde hectare ne sera

pas dépassé, et que les disponibilités en eau permettront d'accroître les surfaces prévues en employant ce module.

4. - Fécondation.

C'est une opération très importante. D'elle dépend la quantité de dattes produites, et le choix du pollen peut avoir une action sur la qualité des fruits.

La pollinisation artificielle est nécessaire parce que le palmier-dattier est une plante dioïque. A l'état naturel, le pollen ne peut atteindre la fleur femelle que s'il lui est apporté par le vent ou par les insectes, ce qui implique une quantité très importante de pieds mâles improductifs alors qu'on a tout intérêt à la réduire le plus possible. D'autre part, la fleur femelle arrive le plus souvent à maturité avant la fleur mâle, d'où une nouvelle cause de non-fécondation. Dans une plantation bien conduite, il faut s'ingénier à introduire des pieds mâles précoces, ou conserver du pollen de l'année précédente. Mais cette dernière solution est souvent aléatoire ; aussi est-il préférable d'avoir des arbres mâles hâtifs.

Cette précocité doit être recherchée dans des pieds de même espèce que les arbres femelles, sinon on risque des mécomptes.

La fécondation est très facile à exécuter. Dès que les fleurs femelles s'ouvrent, l'ouvrier répand sur elles le pollen récolté.

Très souvent aussi, on attache sur l'inflorescence femelle quelques petites branches de l'inflorescence mâle. Le lien doit être fait de telle façon qu'il se détachera seul quand l'inflorescence femelle se développera.

Si après cette opération survient un fort coup de vent ou une pluie violente qui peuvent avoir entraîné le pollen, il est prudent de recommencer la pollinisation.

C'est lorsqu'il fait l'ascension de son dattier pour la fécondation que le cultivateur en effectue la toilette. Il le débarrasse des épiphytes qui ont pu se développer au point d'attache du rachis des feuilles sur le tronc. Il dégage la couronne des feuilles mûres et gênantes qui s'inclinent vers le sol.



Fig. 7. — Côte française des Somalis. Loyada. Poste frontière franco-anglaise. (Photo Agence Économique des Colonies).